

Quarante ans après la tragédie toujours inexplicable qui a endeuillé la Belgique, des photos jamais vues voient le jour. Elles permettent de mieux comprendre l'enfer qui a tout changé en matière de sécurité dans les grandes surfaces

22 mai 1967, l'Innovation

# LE GRAND BRASIER

Lundi 22 mai 1967 dans l'après-midi.  
L'incendie qui fait rage à cet instant dévastera  
en quelques heures les 9 000 m<sup>2</sup>  
du grand magasin. Quarante ans plus tard,  
l'image de l'immense colonne de fumée noirâtre  
obscurcissant le ciel de la capitale reste gravée  
dans la mémoire de tous les Bruxellois.  
Ces documents aériens, trouvés en France,  
sont jusqu'ici restés dans les archives  
de Paris Match.

PHOTO CHRISTIAN  
GIBEY/PARISMATCH/SCOOP



## Bruxelles est asphyxiée : un immense nuage s'abat sur la ville. Comme pour cacher l'horreur de la fournaise

L'Innovation et le Centre Rogier ne sont distants que de quelque 250 mètres. Pourtant, la densité du gigantesque écran de fumée rend le brasier totalement invisible aux yeux des occupants de la tour. Pendant ce temps, sur le Boulevard Adolphe Max, des centaines de passants assistent, impuissants, au drame.

Lundi 22 mai 1967. Une date noire pour le pays. Au cœur de cette journée de printemps balayée par un vent léger, une colonne de fumée s'élève sur Bruxelles. L'Innovation, le célèbre grand magasin de la rue Neuve, est en flammes. En vingt minutes, les premières étincelles se sont transformées en un gigantesque brasier. Les clients et le personnel sont pris au piège. Un piège hétéroclite, composé de plusieurs bâtiments juxtaposés, dont le Horta, aux armatures d'acier. Une après-midi d'horreur, de cauchemar sur la ville. Des heures durant, le feu dévore tout sur son passage. Un spectacle terrifiant. En un temps record, les quatre bâtiments de l'Inno, à l'agencement biscornu, sont dévastés. C'est le feu du ciel qui ronge un quartier entier. Un ciel qui tombe sur la tête. La coupole de l'immeuble s'effondre. Il y aura 325 morts, des dizaines de blessés. Et des rescapés de l'enfer, de vrais miraculés qui n'oublieront jamais.



Des passants  
s'en vont tranquillement.  
Ignorant que 325  
malheureux vont être pris  
au piège

Image surréaliste d'un lundi dramatique. Alors qu'à l'arrière-plan, le feu dévaste le grand magasin, dans la rue du Pont-Neuf, la vie semble poursuivre son cours de manière imperturbable.

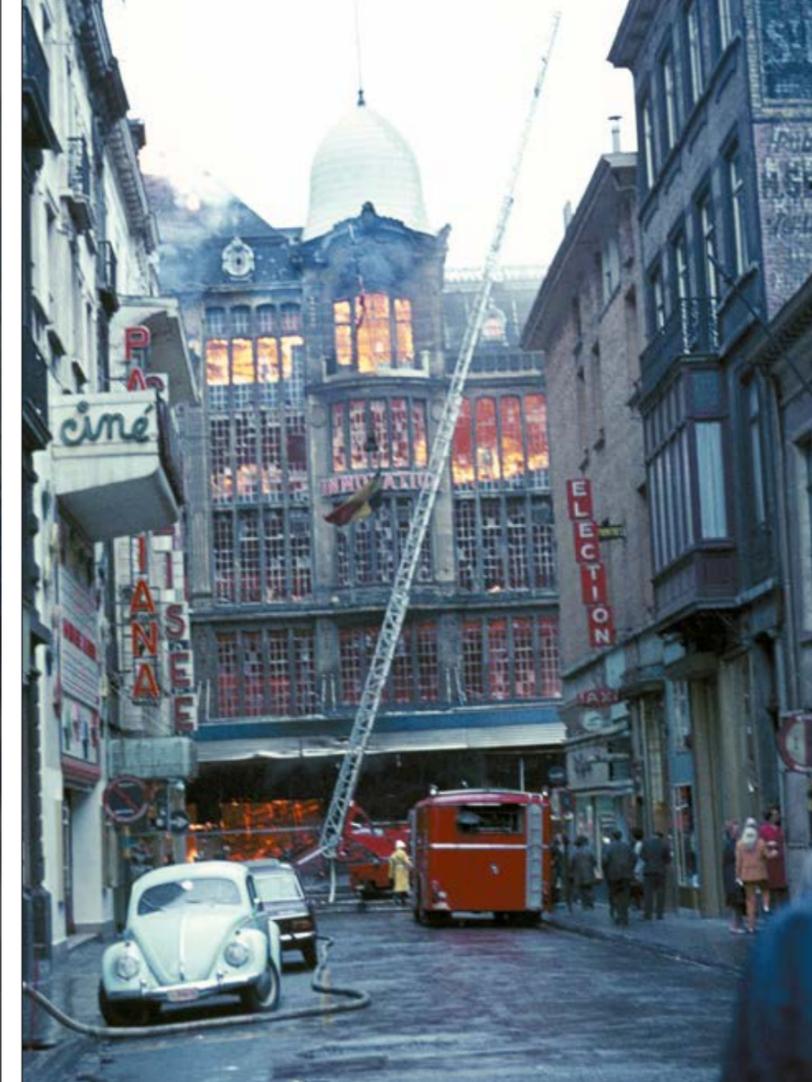
Lundi 22 mai 1967. Bruxelles. **13heures**. La foule se presse rue Neuve et à l'Innovation en particulier. C'est la sacro-sainte heure du déjeuner, propice aux emplettes. Le bâtiment compte un restaurant chic, fréquenté par une clientèle d'âge mûr, et le fameux self-service, extrêmement populaire. Des guirlandes et décorations de carton aux couleurs du drapeau américain ont été déployées le long de la façade. La bannière étoilée flotte devant l'entrée. Depuis quelques jours, la « Quinzaine américaine » bat son plein comme dans les autres succursales de Belgique. Une manifestation gaillarde qui, dans le contexte socio-politique de la guerre du Viêt-nam, n'a pas manqué de provoquer des réactions des étudiants communistes qui, quelques jours auparavant, ont distribué des tracts et scandé des slogans anti-américains. Depuis 12 h 15, la plupart des employés du magasin prennent leur pause-déjeuner. Sauf ceux qui assurent le relais et s'éclipsent habituellement à 13 h 30. A **13 h 20**, une vendeuse au premier étage sent une odeur de brûlé. Elle voit, dit-elle, des étincelles au plafond. Sa collègue va prévenir le « pompier » de service à l'étage. Le magasin s'enorgueillit de la présence de quatre pompiers « en interne », souvent d'anciens employés retraités et peu rompus aux choses du feu. Cinq minutes plus tard, deux hommes s'activent à grands coups d'extincteurs, ignorant que lorsqu'il s'agit de vêtements, ce sont les lances à eau qu'il faut brandir. Mais les consignes du magasin sont claires : surtout ne pas affoler la clientèle. Les extincteurs sont plus discrets et il n'y a, à ce stade, estiment-ils, aucune raison de paniquer. Un peu plus tard, la sonnerie d'alarme se déclenche de façon ininterrompue. Las, elle est identique à celle qui annonce la fin de la pause et la reprise du boulot par les équipes. La confusion règne, mais la plupart des employés, convaincus qu'il s'agit plutôt du signal de relais du personnel, n'y voient, si l'on ose dire, que du feu. A **13 h 31**, le rez-de-chaussée commence à se vider. Au restaurant, certains clients abandonnent leur assiette précipitamment. Il est **13 h 34** environ lorsque les pompiers de la ville de Bruxelles reçoivent un premier appel, bientôt suivi par un second. Il signale un dégagement de fumée de l'Innovation du côté de la rue du Damier. « On n'a jamais pu identifier les appelants », commentera un employé. « Mais les appels étaient donnés sur un ton tranquille ». Au même moment, tandis que la panique gagne progressivement différentes zones du bâtiment, les 2<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> étages sont miraculeusement – ou plutôt dangereusement – épargnés. Inconscients de la tragédie qui se noue aux autres niveaux, les clients et le personnel poursuivent leurs activités en toute quiétude, protégés par ce qui pourrait ressembler à une bulle, vaquant encore dans une sorte d'inraisemblable micro-climat. A l'extérieur règne un même surréalisme. En face de l'entrée principale de l'Innovation et alors que des flammes sortent déjà en haut du bâtiment, des passants s'en vont quasi normalement, ignorant qu'un drame horrible est en train de se nouer.



**Avec le nouveau service 900, les Belges se croyaient protégés. Mais quand les pompiers arrivent, la moitié du magasin est déjà en feu**

**Plus de 170 pompiers luttent contre les flammes. Mais le courage et les moyens déployés par les hommes du feu paraissent bien dérisoires face à un sinistre d'une telle ampleur.**

Martin Lafont, aujourd'hui pompier à la retraite et « doyen d'honneur du travail émérite », a 39 ans lors des faits. Il raconte. « Je n'étais pas en service ce jour-là. Mais dès **13h30**, j'ai entendu les commentaires sur le tram. La fumée apparaissait dans le ciel. Ma femme m'ayant confirmé l'alerte, j'ai foncé à la caserne, place du Jeu de Balle. » A l'époque, grand paradoxe, le service 900, un numéro d'appel unique tout récent, fait l'admiration des foules. « Des responsables des pompiers new-yorkais sont d'ailleurs venus nous rendre visite pour observer son fonctionnement. Ils sont restés comme deux ronds de flancs. Un service d'appel unique permettant d'identifier les correspondants immédiatement : ils en étaient baba ! A la caserne, j'ai réuni des hommes. Nous sommes partis vers 14 h 30. Les premiers pompiers avaient quitté les lieux à **13h38**. En ce temps-là, la ville était protégée par la caserne centrale et entourée d'une multitude de postes d'incendie occupant cinq à six personnes avec une autopompe et, parfois, une ambulance ». Des moyens ridicules, comme ceux donnés aux soldats du feu, armés de quelques lances inefficaces. A **13h40**, quand les premières équipes arrivent sur les lieux, la moitié du magasin est déjà en feu. A l'intérieur, la fumée obscurcit tout. Les clients tâtonnent à la recherche d'une issue. Beaucoup sont asphyxiés ou piétinés dans les escaliers. Bloqués aux étages, ils escaladent les appuis de fenêtre, et attendent, désespérés, que les pompiers puissent les évacuer. « C'était le sauvetage dans son sens le plus absolu », raconte Martin Lafont. « Notre première mission, c'est de sauver des vies humaines. Il faut ensuite s'attaquer au feu. Ici, il fallait faire les deux à la fois : arracher des gens à la mort, tout en tentant de circonscrire le brasier. La fumée sortait de tous les orifices. Nous avons vu les lueurs rouges dans les fenêtres avant qu'elles n'éclatent. Tout le monde hurlait, des corps gisaient au sol, inanimés... » Les pompiers tentent d'isoler le bloc de feu. Ils forment avec leurs lances un rideau d'eau pour éviter la propagation des flammes par la radiation de la chaleur. Sur une photo de l'époque, on voit cette scène dérisoire : un pompier muni d'un maigre jet d'eau face au monstre brûlant. 175 volontaires se battent comme de beaux diables... « Au total, 15 millions de litres d'eau seront utilisés », précise encore Martin Lafont.



Le hall central  
à verrière agit comme un  
gigantesque soufflet.  
Prisonniers au cœur du  
monstrueux brasier,  
les clients n'ont aucune  
chance d'en sortir  
vivants

Le feu, d'une violence inimaginable, dévaste le cœur de l'Innovation et s'étend rapidement aux immeubles annexes qui composent le complexe commercial. A droite. Le Priba, qui occupe le coin de la rue Neuve et de la rue de la Blanchisserie, subit les assauts des flammes qui ravagent la partie Horta située à sa droite.



Le spectacle est dantesque. Les secours peinent à maîtriser les flammes, activées par l'appel d'air de l'espace central. Le hall à verrière dessiné par Horta agit comme un gigantesque soufflet et joue son rôle fatal de cheminée. Cinq minutes plus tard, la structure métallique du bâtiment central commence à se déformer. A **13h46**, les vitres de la façade explosent, provoquant un violent appel d'air qui décuple l'intensité du foyer, augmente la vitesse de propagation des flammes. L'incendie, nourri par l'oxygène, atteint des sommets. A **13h50**, moins de vingt minutes après l'arrivée des premiers secours, l'ensemble des quatre bâtiments – 9 000 m<sup>2</sup> au total, répartis sur cinq étages – forme un monstrueux brasier. Une fois encore, la célérité des flammes déroute. Du côté de la rue du Damier, des façades rompues par la chaleur s'effondrent. Plus tard, le feu attaque des bâtiments proches. Des commerces se transforment en havres improvisés, des locaux d'urgence où des premiers soins, sommaires mais utiles, peuvent être apportés aux victimes. Les flammes continuent à tout dévorer sur leur passage. Elles rongent les immeubles voisins, atteignent le dépôt de soieries Fischer et s'attaquent au Priba tout proche. Un foyer fulgurant, puissant. Il ne laisse aucune chance à ceux qui sont restés prisonniers du piège.



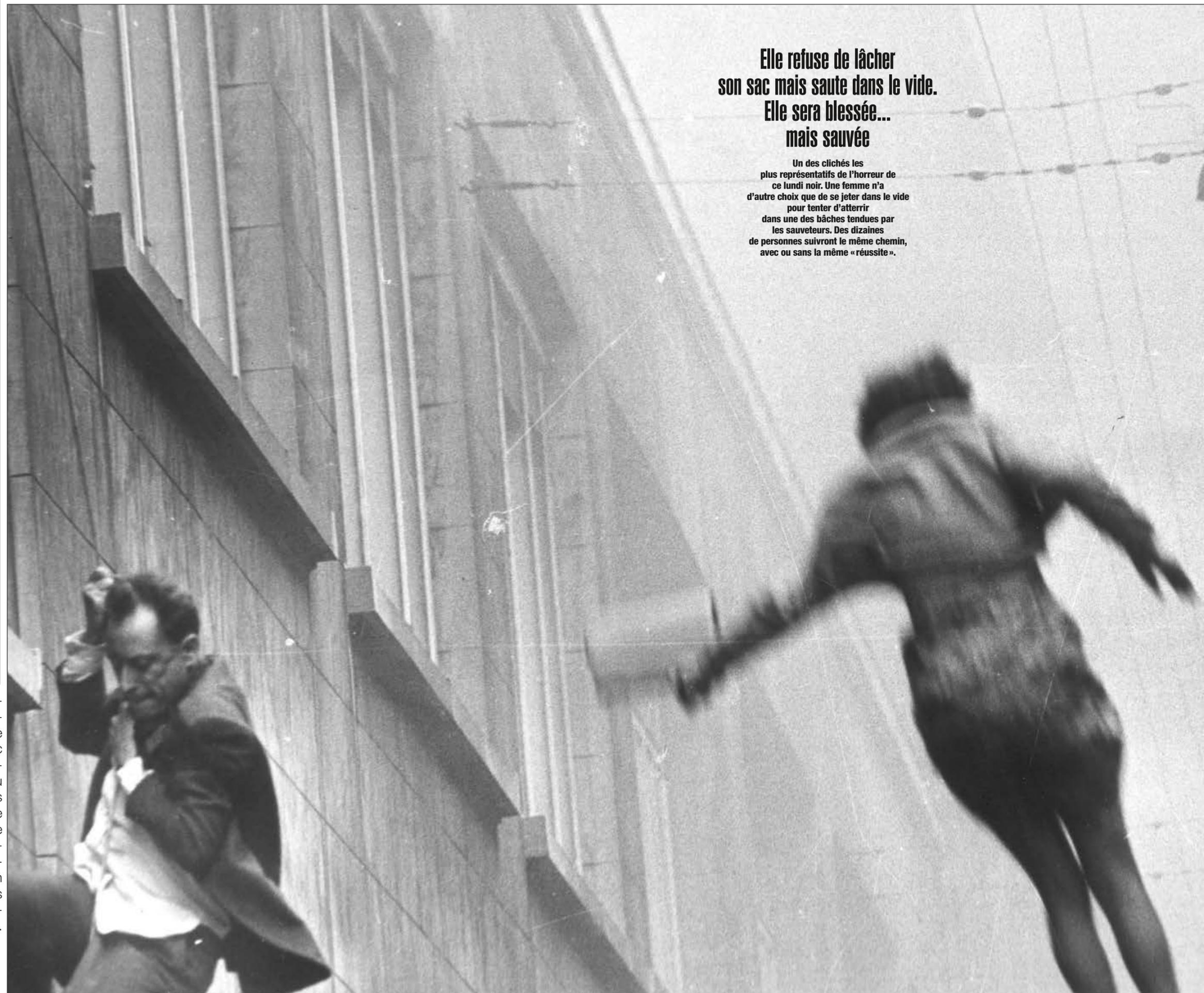
La panique est générale. Des dames en tailleurs étriqués et escarpins ajustés s'accrochent aux parapets. L'une d'elle pousse ses enfants avant de se précipiter dans le vide. Des corps s'écrasent sur les pavés de la rue du Damier. La tension est indescriptible. Des passants tendent des toiles pour tenter d'amortir des chutes. Dans la chaleur et les cris, les plus chanceux seront sauvés par les écheliers.

**Pour ne pas mourir brûlés, les uns se jettent dans le vide et les autres prennent des risques fous pour fuir**

La chaleur et les flammes ne laissent aucun choix aux prisonniers terrifiés. Dans un geste désespéré, nombreux sont ceux qui se jetteront des étages et s'écraseront sur la pavé de la rue du Damier.



Il était de notoriété publique que le complexe commercial hétéroclite que formait l'Innovation présentait de très nombreuses lacunes en matière de sécurité. Aux problèmes structurels comme la situation géographique du bâtiment –en plein centre et donc difficile d'accès pour les secours–, l'architecture intérieure comprenant un vide central –propice à une progression rapide du feu–, et les matériaux de construction –verre et fer– peu adaptés aux fortes températures se sont ajoutés un nombre incalculable d'erreurs et de manquements dont l'accumulation, à travers le temps, déboucha sur l'inéluctable catastrophe. Electricité vétuste et sur-utilisée, absence de signal d'alerte réellement audible, sorties de secours non balisées ou absentes, signalisation de secours lacunaire, fenêtres obstruées et échelles de secours ne menant nulle part ne sont que quelques exemples qui, conjugués, expliquent en partie le nombre très élevé de victimes.



**Elle refuse de lâcher  
son sac mais saute dans le vide.  
Elle sera blessée...  
mais sauvée**

**Un des clichés les  
plus représentatifs de l'horreur de  
ce lundi noir. Une femme n'a  
d'autre choix que de se jeter dans le vide  
pour tenter d'atterrir  
dans une des bâches tendues par  
les sauveteurs. Des dizaines  
de personnes suivront le même chemin,  
avec ou sans la même «réussite».**

Vers **17 heures**, l'incendie de l'Innovation s'apaise, mais les établissements de soieries Ficher et Bloch, à l'arrière du magasin, sont touchés. « J'ai travaillé jusque 3 heures du matin », raconte Martin. « Une équipe de nuit a pris le relais. Je n'ai pas dormi et suis retourné sur place le lendemain. Le mardi donc, nous avons aidé les hommes de la Croix-Rouge à pénétrer dans le bâtiment, en évitant les zones qui menaçaient de s'effondrer. Nous avons un mal fou à repérer les corps. Ils étaient tellement réduits. Un corps d'adulte pouvait ressembler à un corps d'enfant recroquevillé. On retrouvait contre les portes ou sous les meubles les corps de ceux qui avaient couru et avaient suffoqué. On les repérait et on les marquait à l'aide de petits insignes. Ensuite, la Croix-Rouge sortait les corps. A l'extérieur, sur une plateforme dans le vide, j'avais repéré une forme humaine toute noire. Quand nous nous sommes approchés, la tache sombre s'était effacée. Plus rien. C'était un petit monceau de cendres qui s'étaient dispersées... Comme si la personne avait disparu deux fois. »



**Coincés sur les balcons ou les corniches, les prisonniers des flammes attendent avec angoisse un hypothétique sauvetage**



**De nombreuses personnes bloquées aux étages sont heureusement sauvées par les pompiers et évacuées vers les hopitaux de l'agglomération par les dizaines d'ambulances qui ne cessent d'effectuer la navette.**





**En équilibre instable,  
perdu dans les décombres brûlants,  
un pompier tente de vaincre  
le feu qui menace encore après  
deux jours d'efforts  
intenses**

**A l'aide de sa lance d'incendie,  
un pompier lutte contre les dernières  
flammes qui sortent des  
décombres. Aux risques inhérents  
au feu, il fallait aussi  
rajouter les menaces d'effondrement  
des ruines fumantes.**

Le mercredi matin, deux jours après le drame, les pompiers aspergent encore les vestiges du grand magasin. Briques noircies. Armatures tordues. L'aile donnant sur la rue aux Choux s'est effondrée. Le jeudi, enfin, une première liste des personnes disparues est publiée dans la presse. On fait état de 325 morts et disparus, de 80 blessés encore soignés dans les hôpitaux. « Avec la protection civile, nous disposions de douze auto-pompes et de huit échelles aériennes », explique Martin Lafont. « Les transports en ambulance étaient assurés par les pompiers, la Croix-Rouge, la protection civile, l'hôpital militaire et les polices de Saint-Gilles et Saint-Josse notamment. Au total, aidés par une kyrielle de bénévoles, nous avons pu sauver 180 personnes. Les anonymes se sont dévoués magnifiquement. C'étaient pour la plupart de simples civils, sans aucune connaissance du danger. Tous, nous avons pris des risques insensés. »



## Le brasier à peine éteint, un immense décor de désolation apparaît aux yeux du monde entier

Les jours qui suivent la catastrophe ne laisseront aucun répit aux nombreux services d'intervention qui se relayeront sur les lieux du sinistre. Dès le lendemain de l'incendie, alors que les pompiers sont toujours occupés à éteindre les foyers résistants, les secouristes de toute l'agglomération commencent leur pénible tâche d'exploration et de déblaiement des décombres. La puissance du brasier est telle que la majorité des dépouilles calcinées est impossible à identifier. Epaulés par les soldats du 11<sup>e</sup> Génie de Burcht, ils se mettent à la recherche d'indices – montres, bagues, etc – qui permettront aux proches des victimes d'entamer leur travail de deuil. Beaucoup de secouristes présents, souvent jeunes et inexpérimentés, resteront marqués psychologiquement par cet éprouvant travail.



Le magasin éventré offre un spectacle de désolation totale. Sous l'action de températures apocalyptiques, les charpentes métalliques de la partie Horta se sont tordues comme de vulgaires fils de fer. A droite, la façade et l'intérieur de la partie Tietz offrent un visage tout aussi navrant. Ça et là, des objets épargnés par le feu surgissent des décombres. Leur présence presque irréaliste témoigne de l'activité commerciale qui se tenait dans ces lieux quelques jours plus tôt. A gauche, Le prince Albert avec les sauveteurs.





**Une semaine après l'incendie, devant l'image de l'interminable rangée de cercueils alignés, la Nation entière sous le choc prend réellement conscience de l'ampleur de la catastrophe**

Prévue dans un premier temps à la cathédrale Saints-Michel et Gudule, la cérémonie religieuse d'hommage aux victimes se déroule finalement en la Basilique de Koekelberg, seul lieu de culte bruxellois susceptible d'accueillir les quelque quatre mille personnes attendues ce jour-là. Le roi Baudouin et la reine Fabiola, de nombreux représentants des divers gouvernements, communes et provinces, mais aussi le personnel et dirigeants de l'Innovation sont associés à la douleur des familles des victimes. Au beau milieu du chœur de la basilique, un seul cercueil, recouvert d'un voile noir, évoque symboliquement les centaines de disparus. Après la messe célébrée par le cardinal Suenens, l'unique dépouille mortelle et le long cortège se dirigent lentement vers le cimetière de Bruxelles.



Le cérémonie religieuse retransmise à la télévision permet au pays tout entier de s'associer en pensée au chagrin ressenti par les familles des 325 victimes. L'office religieux est suivi d'une marche silencieuse vers le cimetière. Ci-dessus et ci-contre. Le cortège qui accompagne la dépouille mortelle anonyme est composé de plus de 4 000 personnes. Arrivés au Cimetière de Bruxelles, seuls les familles de victimes et le personnel de l'Innovation sont autorisés à pénétrer dans l'enceinte. Une pelouse réservée accueille le seul cercueil anonyme tandis que les autres dépouilles sont alignées dans un autre lieu de sépulture commun.



## Patricia Rosseels a perdu ses parents dans l'incendie :

**« J'AVAIS 8 ANS À L'ÉPOQUE. JE N'AI PAS VU LES CORPS. JE N'AI PAS PU FAIRE MON DEUIL. J'AI CRU DES ANNÉES DURANT QUE J'ALLAIS LES CROISER AU COIN D'UNE RUE »**

PAR EMMANUELLE JOWA



Patricia Rosseels, entourée de ses parents tant aimés.

**M**adeleine Delvaux travaillait au service clientèle de l'Inno et Henri Rosseels dirigeait le self-service. Pour tout le monde, ils étaient « le couple Rosseels », un couple modèle. Trente ans les séparaient mais, comme deux tourtereaux, ils incarnaient la passion. Le jour du drame, ils s'étaient quittés sereins, à 13 heures, à l'intérieur du magasin. Plus tard, ils ont sauvé des vies et ont tenté de se retrouver avant de disparaître dans les flammes. Leur fille unique, Patricia, 8 ans à l'époque, n'a pas pris immédiatement conscience du drame. Elevée dans un cocoon ouaté, elle a mis plusieurs années à faire le deuil de ses parents. Couvée mais stimulée aussi par des grands-parents surprotecteurs, elle est devenue ingénieur chimiste et est aujourd'hui enseignante. Elle parle d'une blessure qui a mis du temps à saigner et qui ne se refermera jamais.

**La Libre Match. Quels souvenirs avez-vous de cette journée du 22 mai ?**

**Patricia Rosseels.** Le matin, mes parents me conduisent à l'école, et puis, sans transition, c'est du moins l'impression que j'en ai gardé, je vois ma grand-mère débarquer vers 14 ou 15 heures. Elle portait des lunettes de soleil alors qu'il pleuvait. Elle venait me chercher. Anormalement tôt. Je lui demande pourquoi elle porte des lunettes. Elle ne me dit rien. Le soir, toute la famille est réunie. On me dit dans un premier temps que mes parents sont blessés et que je vais devoir passer la nuit là. J'ai eu une pensée ridicule : j'étais tracassée à l'idée que je n'avais pas de linge propre chez mes grands-parents. Je n'ai pas

réalisé immédiatement mais plus tard, vers 16 ou 17 ans, ça a été terrible.

**Que savez-vous des faits et gestes de vos parents lors de l'incendie ?**

Ils ont déjeuné ensemble et se sont quittés à 13 heures. Ils se sont séparés au pied de l'ascenseur. Quand l'incendie s'est déclaré, je sais que mon père a pu sauver sept à huit personnes. Pour atteindre la sortie de secours du 4<sup>e</sup> étage, il fallait enjamber le tapis roulant servant à transporter les plats. Ça a été terrible. Maman, de son côté, a sauvé des vies aussi. Quand elle a entendu les alarmes, elle a pris plusieurs personnes et les a bousculées vers l'escalier, la seule issue. Une dame du service clientèle de l'époque a pris contact avec mes grands-parents. Cette personne raconte que ma mère, qui la tenait par l'épaule, l'a soudain lâchée à hauteur du 3<sup>e</sup> étage et a dit : « Continuez à descendre ». Elle a sans doute voulu rejoindre mon père. Je lui en ai longtemps voulu de m'avoir oubliée. J'ai eu le sentiment que, pour eux, à ce moment, je n'existais pas. Ce que je sais des faits, c'est ce qu'on m'en a dit, bien sûr. Mes grands-parents n'ont pu aller au procès car celui-ci se passait en huis clos. Ou alors ils devaient se constituer partie civile.

**« Ma trajectoire aurait été tout autre sans ce 22 mai. J'en cauchemarde encore la nuit. Je suis passée directement du stade de l'enfance à celui de l'âge adulte »**

**Du jour au lendemain, ils ont dû vous élever. Quel type d'éducation vous ont-ils donnée ?**

Ils se sont littéralement sacrifiés pour moi. Je suis devenue ingénieur grâce à leur dévouement. Pour eux, cela a dû être très dur d'élever, à leur âge, une enfant de 8 ans, même si mon grand-père maternel était plus jeune que mon père. Mes grands-parents se sont repliés sur eux-mêmes et sur moi pour essayer de me donner une vie normale. Le restant de la famille en a ressenti une certaine jalousie. Ma grand-mère a survécu à son mari et à ses deux filles car la sœur jumelle de ma mère est décédée assez jeune des suites d'un cancer.

**Vous vous sentiez surprotégée ?**

Oui. J'avais tout ce que je souhaitais, ils comblaient mes moindres désirs. J'allais à la mer, j'avais un chien, un chat, j'avais tout au moment

où je le demandais... J'ai été hyper gâtée. Mais en même temps, ils étaient très exigeants sur le plan des études. Ils me disaient sans cesse que je ne pouvais compter que sur moi-même. Même si ça leur faisait un mal de chien, ils me disaient : « La vie continue pour toi et les autres ». Quand j'avais un objectif, je me concentrais et ne pensais pas aux idées noires. Je suis devenue ingénieur chimiste. J'étais la seule fille sur huit, je suis sortie première de ma promotion ! Mes grands-parents m'ont poussée à du 200 à l'heure. Quoi que je fasse, quoi que je veuille, ils me soutenaient. Ils manquaient totalement d'objectivité, mais ils m'ont permis de devenir ce que je suis.

**Quand avez-vous réellement pris conscience de la perte de vos parents ?**

À l'adolescence. Et quand je me suis mariée. C'est terrible de se marier sans son père, d'avoir des enfants sans en parler à sa maman. Personne ne peut le comprendre sans l'avoir vécu. Quand mes enfants étaient petits, j'ai vu, lors d'une rentrée des classes, les autres grands-parents offrir des cahiers. J'en ai fait une déprime qui a duré cinq ou six ans. Mais je suis encore en dépression, au moins partiellement, aujourd'hui.

**Enfant, vous étiez dans une sorte de brouillard ou d'inconscience ?**

Pas de réel brouillard car mes grands-parents m'avaient quand même clairement dit que mes parents étaient morts, mais une inconscience, oui, c'est vrai. Quand on est enfant, rien ne vous fait peur. Et mes grands-parents n'ont pas eu plus de suivi que moi. Mais ils ont compensé comme ils ont pu.

**Vous avez mis du temps à faire votre deuil...**

Oui, il faut exorciser. Mon gros problème est que je n'ai pas vu le cadavre de mes parents. Jusqu'à l'âge de 15 ou 16 ans, j'étais convaincue que je pourrais les croiser à un coin de rue. J'avais entendu que, des années après l'incendie, on avait retrouvé quelqu'un dans les files : il s'était fait passer pour mort au moment du drame. Ils ont disparu en cendres ensemble, on n'a rien retrouvé d'eux. Mon grand-père et mon oncle ont fait tous les hôpitaux. L'armée les a aidés. Ils ont vu des débris de corps, mais ils n'ont rien identifié, ou alors ils ne m'ont rien dit. Je posais des questions à la sœur de mon grand-père. Les psys vous diront qu'il faut voir le corps d'un défunt pour pouvoir faire son deuil.

**Vous n'avez pas eu de suivi psychologique ?**

Non. En 1967, on ne songeait guère à envoyer un enfant chez un psychologue. Je n'ai bé-

néficié d'aucune thérapie à l'époque. Pour mon grand-père, les médecins étaient tous des charlatans. Mes grands-parents aussi d'ailleurs s'en seraient peut-être mieux sortis avec une telle aide. Ils en ont bavé et moi également.

**Comment avez-vous été indemnisée ?**

J'ai reçu une rente du fonds des accidents de travail, une rente d'orpheline, trimestrielle. Jusqu'à mes 21 ans, l'Inno a fourni à la caisse une somme initiale qui rapportait des intérêts tous les ans. Quand j'ai atteint ma majorité, ils ont réalisé qu'ils avaient fait une erreur dans les placements et j'ai dû attendre un an pour avoir la compensation. Mon grand-père disait que c'était scandaleux... Le syndicat des employés m'a ouvert des comptes et un village des Ardennes s'était cotisé pour nous. Un curé du village avait organisé une petite collecte. Quant aux gestes de l'Inno... J'ai reçu une carte de fidélité de 10 %... soi-disant à vie. Mais un jour, beaucoup plus tard, quand j'ai voulu l'utiliser, on m'a dit : « Plus personne ne se souvient de ça ». Madame Bernheim, l'épouse du propriétaire de l'Inno à l'époque, me faisait parvenir un cadeau de St-Nicolas tous les ans. Le chauffeur arrivait en DS noire avec le cadeau. Et une carte signée. J'ai reçu une fois un bic en plastique argenté, un bic à deux balles et à quatre couleurs ; une autre fois un ballotin de pralines ou encore un puzzle. Mais

la première année, je m'en souviens, c'était une belle poupée. Mon grand-père était furieux. Moi, j'étais contente...

**Quelles répercussions ce drame a-t-il eu sur l'éducation de vos filles ?**

Elles ont aujourd'hui 20 ans. Pendant des années, je ne parlais pas sans elles. Il était très rare que nous prenions des baby-sitters. J'ai mis du temps à aller en groupe avec mes filles dans les grands magasins. La première chose que je regarde, c'est l'accès aux sorties de secours. A mes filles, j'ai toujours dit que si nous devions nous retrouver séparées dans une situation similaire à celle de mes parents, chacun devait foncer seule pour multiplier ses chances de sortie et de survie. Pour vaincre cette peur du feu, j'ai suivi une formation de pompier. J'ai rampé dans une cabane en bois en feu. Elle était pleine de cartons. Cela m'a aidée.

**Quel impact la tragédie a-t-elle eu sur votre personnalité, sur votre vie ?**

Ce drame a radicalement changé mon existence. Il a bouleversé toute ma vision des choses. Je n'ai jamais eu le même regard que les gens de ma génération, mes amis ou mon mari. J'ai toujours été, depuis lors, complètement hors du temps. Je suis persuadée que ma trajectoire aurait été tout autre sans ce 22 mai. J'en cauchemarde encore la nuit. Je suis pas-

sée directement du stade de l'enfance à celui de l'âge adulte. Je passais toutes mes vacances avec des gens de 60 ans. Mes grands-parents me racontaient des choses, parlaient devant moi, ne savaient pas qu'un enfant de 8 ans a des yeux et des oreilles. J'ai emmagasiné des tonnes de choses comme ça. Au départ, je ne comprenais pas pourquoi ma grand-mère était toujours agressive, hyper nerveuse. Un matin, elle me conduisit à l'école. Une dame, qui nous suivait depuis deux ou trois jours, l'aborde enfin et lui demande clairement si elle compte vendre la maison de mes parents. Ça, je m'en souviens : ma grand-mère l'a giflée, elle a été scandalisée. Et moi, petite fille, je me demandais pourquoi cette dame voulait vivre dans ma maison. Pendant longtemps aussi, je ne supportais pas qu'on m'embrasse. J'ai eu trop de baisers mouillés. Régulièrement, une amie de maman fondait en larmes quand elle me voyait. Les gens portaient sur moi un regard « psychologique » que je ne supporte plus. Ce que j'ai à reprocher à la vie, c'est qu'elle s'est présentée à moi sans crier gare. C'est elle qui m'a faite et pas moi qui ai fait ma vie... Je ne fais jamais de projets, demain est un autre jour. Je connais encore des moments de dépression terrible. Je suis comme une loque dans mon lit. Mais je vis. m

## 14 HEURES DE DIRECT À LA RADIO... PAR HASARD

PAR RENÉ THIERRY

**L**e quotidien du journaliste est souvent le fruit du hasard. Je travaillais alors pour « 9 millions », le magazine de reportage de la télévision et, ce 22 mai 1967, je déjeunais dans un de nos bistros habituels, place Flagey. La radio fonctionnait en sourdine et j'ai cru entendre un « flash » du journal où l'on parlait d'enfants évacués d'une école dans le centre de Bruxelles. Cela « sentait » l'événement grave plutôt que le simple fait divers.

J'ai foncé à la rédaction du J.p. où le journaliste de service, un stagiaire, m'a dit « L'Innovation brûle, que dois-je faire ? J'essaie d'appeler un responsable, sans succès jusqu'ici... ». Du haut de la tour, on voyait un énorme panache de fumée. Un journaliste (je crois que c'était Frédéric François) était déjà parti sur place avec un magnéto. J'ai tout de suite pensé que ça pouvait durer longtemps et qu'il fallait prévoir du direct. Je connaissais bien les techniciens de la radio pour y avoir travaillé pendant plusieurs années. J'ai pu en un temps minimum réunir un technicien, une voiture de reportage (elle était prévue pour suivre le Tour de France) et une rallonge de 200 m de fil (les valises-relais satellite n'existaient évidemment pas). Nous avons foncé à grands coups de sirène et de klaxon vers le centre-ville où convergeaient évidemment des milliers de curieux (il a fallu vouloir rouler sur les trottoirs !).

Entre la place des Martyrs et la rue aux Choux, j'ai trouvé une brave dame qui, du seuil de sa maison, regardait ce spectacle incroyable de flammes et de torrents de fumée. Je lui ai de-

mandé si je pouvais utiliser son téléphone. « Vous en avez pour longtemps ? – Je le crains... – Ce n'est rien, j'irai téléphoner chez ma voisine ». Utilisant la technique « débrouille » des reporters radio de l'époque, j'ai dévissé le micro du téléphone, placé deux pinces crocodile, déroulé mes 200 mètres de câble et tenté de décoder ce que je pouvais voir : les flammes, bien sûr, la fumée qui assombrissait tout le quartier, les gens qui avaient pu échapper au brasier et qui fuyaient au hasard, presque bousculés par les badauds qui voulaient voir le spectacle... Ceux, moins chanceux, qui sautaient par les fenêtres du magasin (certains ont survécu)... Les pompiers déversant des tonnes d'eau partout où ils le pouvaient.

Et puis, au fil des heures, les responsables

**« L'Innovation brûle, que dois-je faire ? »**

politiques de la ville, de l'Etat, le Roi. Des secours qui s'organisaient, des gens de bonne volonté cherchant à se rendre utile. Parfois sous une forme inattendue : ainsi, vers 2 heures du matin, des « dames de petite vertu » avaient improvisé dans leur établissement voisin une distribution de soupe aux sauveteurs et aux journalistes. Je me suis rendu compte que j'étais « en



« Vers 2 heures du matin, des « dames de petite vertu » avaient improvisé dans leur établissement voisin une distribution de soupe aux sauveteurs et aux journalistes. »

direct » depuis quatorze heures ! La brave dame au téléphone était allée se coucher, laissant un petit mot : « Merci de revisser mon appareil et de refermer la porte ». Je lui ai fait porter des fleurs le lendemain. m

# Accident, attentat ? Après des années d'enquête, la réponse des spécialistes laisse pantois : 325 personnes sont mortes à cause d'une cigarette

PAR EMMANUELLE JOWA

Les causes du sinistre sont obscures. L'Innovation avait été ouvert en 1902 et agrandi en 1920. Il est était orné de boiseries et verreries, le tout recouvert au fil des ans et des modes par des planches en contreplaqué. Des défaillances techniques ont été évoquées, des étincelles se seraient propagées et auraient engendré le feu. Mais, selon Martin Lafont, l'incendie aurait été causé par une cigarette consommée à la sauvette dans une réserve de vêtements improvisée.

« Nous en sommes arrivés à cette conclusion après moult recoupements. A cette époque, il y avait une grande activité rue Neuve. C'était la « Quinzaine américaine » et l'Innovation avait reçu des masses de vêtements qui avaient été stockés dans de petits endroits mal fichus. On a parlé de courts-circuits, mais nous n'y croyons pas



Tous les membres de la famille royale belge se sont relayés pour apporter réconfort aux courageux sauveteurs ainsi qu'aux victimes de la catastrophe. Ici, la reine Fabiola en visite dans un hôpital, écoute attentivement le récit d'une des nombreuses personnes blessées lors du sinistre.

trop. Nous pensons que quelqu'un est allé fumer dans un réduit. Or, il faut savoir que les vêtements en nylon ne dégagent pas de flammes quand ils se consomment, mais seulement de la fumée. Cette fumée devient de plus en plus chaude et se répand. Dans les quatre bâtiments imbriqués, des dénivellations et de faux plafonds couverts de poussière ont emmagasiné ces gaz brûlants. Il a suffi d'une petite arrivée d'air pour que ça s'embrace. Dans notre jargon, nous appelons ça aujourd'hui un « flash over ». Au départ, en tout état de cause, c'était un banal incendie très limité comme il y en a des centaines. Ce banal incendie aurait pu être facilement éteint s'il avait été détecté rapidement. Mais les pompiers de la maison ont utilisé des extincteurs. Or, les matières synthétiques ne peuvent

être « éteintes » qu'avec de l'eau. Quand vous projetez sur ces textiles qui se consomment, des extincteurs à poudre ou à CO<sub>2</sub>, vous engendrez un appel d'air qui crée des flammes. »

Les pompiers du magasin, d'anciens employés à la retraite, n'avaient guère de formation et les consignes étaient strictes : surtout pas de vent de panique gratuit. « Ils ont essayé d'éteindre seuls le début d'incendie et ont perdu un temps infini avant de nous prévenir. Dans tout sinistre de ce type, ce qui importe, c'est la rapidité d'intervention des professionnels. Il faut d'abord une tasse d'eau, ensuite très vite un seau d'eau... Trois minutes après, ce sont les pompiers qu'il faut appeler ! ».

**Des témoins se rappellent cette jeune mère qui sort du magasin avec un enfant à la main, convaincue d'avoir sauvé son fils et qui, à l'extérieur, réalise soudain que ce n'est pas le sien**

Les mesures de sécurité étaient pour le moins floues à l'époque. « Le règlement général sur la protection du travail, le R.g.p.t., est très vague. L'article 52 ? Pour ne pas le respecter, il aurait fallu bouter le feu soi-même ! »

Des témoins se rappellent cette jeune mère qui sort du magasin avec un enfant à la main, convaincue d'avoir sauvé son fils et qui, à l'extérieur, réalise soudain que ce n'est pas le sien. Un autre récit terrible est celui de Liliane Tix, employée à l'Inno à l'époque. Elle se souvient avec précision de ce 22 mai 1967, à quelques semaines de son mariage. Une après-midi tragique qui la marquera au fer rouge. Elle sauvera sa peau coûte que coûte. L'instinct, animal, humain. Quarante ans après la tragédie, elle est encore sous traitement.

Employée au service administratif, elle est secrétaire d'acheteur dans les bureaux qui se trouvaient dans la tour Martini, place Rogier. C'est son premier boulot. Elle a 21 ans. A midi, elle flâne souvent dans les rayons du grand magasin. « J'allais me marier au mois d'août et je cherchais des meubles de cuisine. A 13 h 20, j'entre à l'Inno pour musarder, la joie au cœur. Je me dirige vers les escalators pour aller au 4<sup>e</sup> étage où se trouvaient les meubles. Pendant que je monte, la sirène sonne. C'était le signal pour l'heure de table des vendeuses ! Donc, je ne m'inquiète pas. Au 4<sup>e</sup>, j'entre dans une petite réserve de meubles de cuisine en bois blanc. Là, je me rends compte que les spots du plafond dégagent une fumée

noire et je sens comme une odeur de vermifuge cramé. Pendant que je regarde les prix, un homme grand et fort, aux cheveux blonds très clairs et en costume marine, surgit dans la réserve, extrêmement agité. Il me bouscule sans s'excuser et regarde derrière les armoires comme s'il cherchait quelque chose. Avec le recul, je me suis dit qu'il cherchait peut-être une source d'eau... Je n'ai jamais eu de réponse à ce sujet. On n'a d'ailleurs jamais retrouvé la trace de cet homme. Je sors de la réserve et là, je vois un mur complet en feu. Ce sont des matelas posés verticalement qui flambent ! Version confirmée par la vendeuse du rayon rideaux de l'étage inférieur, rescapée aussi, qui, de son côté, avait vu le plafond brûler ! Elle me l'a expliqué au Palais de Justice le lendemain. Soudain, un vendeur en cache-poussière gris, venu de nulle part, m'a poussée dans l'escalier de chêne Horta, un superbe escalier en carré qui contournait la cage d'ascenseur. Celui-ci était déjà bloqué au rez de chaussée sur ordre des pompiers. »

Commence alors ce que Liliane nomme sa descente aux enfers. « J'atterris comme une folle au palier du dessous. C'est le 3<sup>e</sup> étage. Tout est éteint, noir. Des cris fusent. Le temps d'une phrase et la fumée progresse de plusieurs mètres, c'est terrifiant. La fumée obscurcit tout, la lumière est coupée. Des gens couverts de suie, déjà blessés parfois, courent dans tous les sens. »

En dépit d'un règlement communal interdisant de masquer les fenêtres et balcons, les accessoires de carton, panneaux, décorations de papier, occultent les issues du magasin. Au deuxième étage, Liliane poursuit son chemin aveuglément, elle sauve sa peau au prix d'autres vies dans un chaos immonde. Des moments qu'elle n'oubliera jamais. « Je trouve une main cramponnée à la rampe. C'est une vieille dame qui, n'y voyant rien, s'accroche désespérément à celle-ci. Mais la pulsion de survie est alors la plus forte. Je lui ai arraché les mains, je pousse... Dans ces moments, plus personne ne pense normalement. Nous devenons tous des animaux qui courent devant le feu. Des gens sont piétinés, on se grimpe dessus, c'est l'horreur absolue. Certains sont morts à cause de moi, j'ai demandé pardon toute ma vie. Ce traumatisme me hante encore aujourd'hui ».

Dans la foulée, Liliane rend hommage à une autre dame qui lui apprend à protéger son souffle. « Je me pinçais le nez bêtement, j'étouffais. Elle m'a dit d'appliquer un mouchoir sur ma bouche. J'ai soulevé le col de mon petit imper vert pomme et j'ai agrippé la rampe de l'escalier. »

Ensuite, Liliane Tix sauve à son tour une autre personne qui s'accroche à la martingale de son imperméable. Les deux femmes parvien-

dront, in extremis, à quitter la fournaise. « Au moment où nous arrivons au rez-de-chaussée, le magasin semble vidé. Soudain, la coupole se brise, tombe en morceaux de feu sur les bouteilles de parfum du hall, provoquant de petites explosions. Je reçois une pluie d'éclats de verre et de cartons enflammés sur la tête et me protège avec mon sac à main. D'instinct, je décide de longer les murs avec la dame toujours accrochée à ma martingale. »

Le duo s'extirpe de l'enfer et émerge enfin dans la rue Neuve, bloquée à la circulation. « Il y avait tous ces gens, tout noirs, sur les toits. Certains se précipitaient dans le vide du 4<sup>e</sup> étage. Et le bruit d'un corps humain qui tombe sur un trottoir, c'est abominable. Il y avait deux camions de pompiers. C'était ridicule. Dans un sens, on se serait cru dans un vieux film comique en noir et blanc. Les gens lançaient leurs vêtements pour manifester leur présence. Des pompiers, ignorant que la coupole de verre venait de se briser, ont cassé une vitrine pour libérer des gens agglutinés. Le souffle les a happés à l'intérieur. Nous sommes parties comme des zombies vers la tour Martini où se trouvait mon bureau. La dame qui s'accrochait à moi était noire de suie, elle était blessée au cou. Moi, j'étais une miraculée : je n'avais pas une griffe malgré la chute des morceaux de verre. Mon heure, sans doute, n'avait pas sonné. Quand j'ai annoncé la nouvelle au bureau, on ne m'a pas crue tout de suite. Des secrétaires ont rigolé en disant : « Ah, ce vieux magasin pourri, bon débarras... Enfin, un nouveau bâtiment en perspective ! » Et soudain, la pauvre dame qui se traînait, cette dame pleine de fumée, a disparu de mon champ de vue – et de ma vie... Comme ça, elle s'est évaporée ! Là ont commencé les coups de fil des gens inquiets du sort de leurs proches. La consigne était de rassurer. Le lendemain, la Pj. est venue me chercher, comme dans les films. J'ai dû témoigner au sujet de ce type blond en costume bleu qui ressemblait, entre parenthèses, au prince héritier hollandais. « On s'est contenté de me poser quelques questions sybillines : « Nom, adresse... Au suivant ! » »

Comme beaucoup d'autres, Liliane est restée sur pied de guerre tous les jours jusqu'aux funérailles qu'elle a dû organiser, avec diverses équipes, par téléphone. « Je me souviens d'un monsieur qui avait perdu sa mère, sa femme, sa fille dans l'incendie. Nous avons tous passé des soirées épouvantables à la maison à écouter les résultats du comptage des victimes... Sans dormir, évidemment. Nous n'avons eu pratiquement aucunes nouvelles des grands brûlés dans les hôpitaux. L'information ne circulait pas comme aujourd'hui. Je n'ai pas assisté aux funérailles organisées à la Basilique de Koekelberg, ni à l'enterrement. Il y avait peu de corps, d'ailleurs, la majorité de ceux-ci étant tellement calcinés qu'il était impossible d'identifier les victimes ».

Et cette miraculée des flammes d'ajouter le détail qui tue : « J'avais acheté du velours au magasin et l'avais déposé le samedi. Je devais le reprendre. Cela valait 6 000 francs, une fortune à l'époque. On m'a remboursée à la comptabilité sans un mot de compassion. » Au même moment ou presque, un communiqué de la S.n.c.b. pu-

bliait une annonce spécifiant que les personnes qui avaient perdu leur abonnement de train dans l'incendie pouvaient obtenir un duplicata...

« J'insiste, il n'y a eu aucun égard de la part de l'Inno », poursuit Liliane. « La formule pour survivre était : « Vous n'avez qu'à travailler pour oublier ! » Ça, je ne l'oublierai jamais. Je n'ai pas vu l'ombre d'un psychologue. A l'époque, on n'y pensait même pas. Pour un simple hold-up aujourd'hui, les victimes ont droit à un suivi psychologique ! J'ai passé deux ans sans dormir. J'ai commencé à carburer au Temesta. Je suis toujours accro. Pour tenir le coup, pour vivre avec ça. »

**« Certains sont morts à cause de moi. J'ai demandé pardon toute ma vie. Ce traumatisme me hante encore aujourd'hui »**

« Je ne pleure plus... Je suis comme le poète, tellement triste que des larmes coulent à l'intérieur », confie encore Liliane. « Il faut oublier et se reconstruire, tourner la page. Il faut travailler sur le mental. Je pratique le yoga depuis l'âge de 15 ans mais, malgré tout cela, j'ai gardé le complexe du survivant. Et des phobies. Des moments de panique refoulée dans les grands magasins, les cinémas et les manifestations de masse. Dans une salle de spectacle, je vérifie s'il y a des extincteurs, je cherche les portes de sorties, je m'assieds au bord d'une rangée de fauteuils. Si je sentais la moindre odeur de brûlé, je grimperais sur tout le monde pour me sauver ! Quand on diffuse des nouvelles liées à des attentats, je ne regarde pas. J'ai construit un mur de verre autour de moi. C'est le lâcher-prise, la résilience, le nettoyage de cerveau. Pour les 35 ans du drame, une chaîne flamande avait notamment diffusé quelques secondes d'images bien flambantes. Point barre. Et pendant ce temps, les rescapés ou ceux qui sont passés devant l'Innovation ce 22 mai tragique prient encore le ciel. Ma vie n'a pas été un long fleuve tranquille. J'ai frôlé la mort à deux autres occasions. Il ne faut pas penser que ça n'arrive qu'aux autres. » Coïncidence ou destin : le fils de Liliane est pompier professionnel à Wavre.

Marthe Lecloux était volontaire à la Croix-Rouge. En ce temps, elle n'avait pas 20 ans. « J'étais à l'école de l'Enfant Jésus rue Général Leman. Je faisais partie de la Première Colonne mobile nationale. Nous venions du centre de la Croix-Rouge à Ixelles, chaussée de Vleurgat. Une fois par mois, nous faisions des pseudo-interventions, dans de fausses usines censées avoir explosé, avec de faux malades et de faux blessés... Nous étions là pour les événements importants, comme l'accueil des Belges de retour du Congo à Zaventem, lors de l'indépendance. J'ai couvert aussi plus tard les inondations à Werchter, en plein hiver. Mais jamais je n'ai vécu un drame pareil. J'étais à l'Inno le lendemain de l'incendie, avec la Croix-Rouge, pour identifier les victimes. Nous sommes entrés par l'arrière du bâtiment. Vers 16 heures, nous sommes montés à l'étage des sanitaires. Tout était noir et cela fumait encore. Les baignoires en fonte étaient bouillantes.



La direction, ici avec le président du conseil d'administration de l'Innovation, Emile Bernheim (lunettes), et le vice-président Bolle (à sa gauche) fut souvent critiquée pour son absence de prévoyance en matière de mesure de sécurité.

Notre travail consistait à chercher des bijoux dans ce chaos pour l'identification des corps. Ceux-ci étaient comme du papier. Les bijoux fondaient. Nous avions des sacs en plastique et des gants. Un sac par personne. C'était le cafouillage. Nous sommes arrivés comme des bleus, pas expérimentés, trop jeunes aussi pour faire face à ça. La Croix-Rouge, comme la protection civile et les pompiers, avait été surprise par l'ampleur de la catastrophe. Nous avons procédé à l'identification d'une mère avec son enfant. C'était terriblement choquant. Les corps étaient calcinés, couverts d'une épaisse couche de cendres. Un vrai cauchemar. Je n'en ai jamais parlé jusqu'à ce jour. La tragédie du 11 septembre au World Trade Center m'a renvoyée à ces horribles souvenirs. »

Jean Demannez, actuel bourgmestre de Saint-Josse Ten-Noode, faisait également partie de la Première Colonne. « J'étais secouriste étudiant, volontaire comme beaucoup d'autres, dans un esprit d'après-scoutisme. J'étais en terminale à Sainte-Marie à Schaerbeek, une des écoles toute proches. Nous étions sur place le jour-même, nous nous sommes rendus au self-service du 3<sup>e</sup> étage. L'atmosphère était irrespirable. Nous avons retiré des cadavres calcinés. Nous avons aussi assuré une partie de l'évacuation des voisins. Mon frère aîné, Jacques, qui était également à la Colonne, a aidé une petite dame âgée qui tenait comme un trésor une cage avec son canari. Nous avons transporté les cadavres dans une morgue installée sous des tentes rue Neuve. Il fallait les descendre sur des civières et les masquer à la vue du public. J'ai encore cette vision insoutenable du corps d'une femme enceinte. Il régnait cette odeur saisissante de la chair brûlée mélangée à l'humidité émanant des lances de pompiers ».

Attentat ou accident, la lumière sur les causes du grand brasier n'a jamais pu être faite. On sait que les consignes de sécurité étaient faiblantes. Après l'incendie, l'article 52 du règlement général sur la protection du travail a imposé aux grandes surfaces des systèmes d'arrosage automatiques implantés au plafond. Et, moins de deux ans après le drame, un magasin flambant neuf était érigé sur les vestiges du sinistre.

(A lire : « 22 mai 1967. L'incendie de l'Innovation », Bernard-Jean Houssiau. Editions Luc Pire.)